

ÉDITO

Audimat Éditions | « Tèque »

2022/2 N° 2 | pages 6 à 12

ISSN 2805-1548

ISBN 9782492469176

DOI 10.3917/tequ.002.0006

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-teque-2022-2-page-6.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Audimat Éditions.

© Audimat Éditions. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

ÉDITO

Dans un récent numéro de la revue académique *Réseaux*, trois universitaires dont le travail sur les technologies ou médias numériques nous ont nourris — Olivier Alexandre, Jean-Samuel Beuscart et Sébastien Broca — ont proposé une histoire des critiques numériques¹. Le timing est parfait, à l'heure où le retour de bâton que connaissent les grandes entreprises de la Silicon Valley (le « techlash ») a quitté les facs et les cercles militants pour devenir un format de la grande presse.

L'article de *Réseaux* nous rappelle que l'idée même d'un ensemble de choses qui se rapporterait au « numérique » est récente et fragile. Les auteurs y font un travail de généalogie pour montrer comment la critique sociale a joué un rôle dans l'invention de l'Internet et de la micro-informatique — l'Internet comme réponse aux menaces du contrôle social, du manque d'autonomie au travail, etc. — avant que ces technologies n'en deviennent un objet à leur tour, dans des analyses visant un « monde virtuel » déshumanisé et chaotique, un accès à l'information inégalement réparti, ou la marchandisation des communs et des expérimentations de partage.

1. Olivier Alexandre, Jean-Samuel Beuscart et Sébastien Broca, « Une sociohistoire des critiques numériques », *Réseaux*, n° 231 (1), 2022, p. 9-37.

Avec les développements du Web 2.0 —de ces « services » qu'on appelait alors peu souvent « plateformes »—, ces critiques ont évolué et se sont démultipliées : condamnation d'un pseudo-espace public dévoyé ; inquiétudes face à la divulgation involontaire de la vie privée ; alertes sur la dimension addictive des outils et médias ; sur les effets des plateformes et « l'uberisation » des métiers ; les entraves à la libre concurrence et l'innovation des grandes entreprises californiennes ; l'approfondissement des critiques de l'exploitation plus ou moins indirecte des internautes, mais bien sûr aussi des employés, où qu'ils soient dans le monde ; surveillance ; ravages écologiques.

L'article met un peu d'ordre dans tout cela en classant ces critiques selon quelques obédiences politiques (« libérale, marxiste, sociale et écologique »), les positions d'où elles émanent (internes ou externes au milieu professionnel) et finit en pointant l'émergence d'une « argumentation par la technologie », avec l'expérimentation de projets plus ou moins « alternatifs ». Tout cela constitue une jolie cartographie qui permet à chacun·e de réfléchir à sa place dans tout cela, nous les premiers ; mais de manière peut-être symptomatique, on n'y trouve pas les cyberféministes, et les figures individuelles ou collectives et militantes se font rares.

Certes, une synthèse, un effort d'intelligibilité appelle forcément des choix et des réductions. Mais que se passerait-il si l'on choisissait de faire l'inverse ? Si l'on cherchait moins à lire des dénominateurs communs et à classer les critiques qu'à faire identifier et faire proliférer les trajectoires, les situations « critiques », les textes qui témoignent d'une expérience ou d'un déplacement dans le rapport aux technologies ?

Il nous semble que la critique devient alors moins une affaire de « positionnement » dans des répertoires politiques balisés, ou d'argumentation, qu'une manière d'apprendre à se déplacer ou à témoigner des écarts, des luttes, des blocages, des violences, tout simplement parce que les choses avec lesquelles on se débat ou les forces auxquelles on fait face nous y obligent. C'est en fait ce que la critique est toujours déjà, dans le meilleur des cas.

Le « monde de la critique technologique » apparaîtrait alors peuplé un peu différemment : les essais, les analyses originales, les généalogies perplexes et les nouvelles questions peuvent prendre de la place aux côtés des pamphlets et autres manifestes portés par les experts (en informatique et en discours) et les groupes d'intérêt plus ou moins « représentatifs » ; les types d'arguments contre tel ou tel aspect du

monde vécu des technologies se mélangent, les horizons politiques se précisent au fur et à mesure, et on ne fait plus bien la différence entre la critique et la description sensible ; l'enquête, l'écriture, l'observation, la lutte, apparaissent alors comme des formes de critique tout aussi stimulantes que les critiques qui, s'autoétiquant comme telles, se sont jusqu'ici rendues les plus lisibles...

Bien sûr, il y a effectivement une critique libérale des logiciels et des entreprises de la « tech », celle des promesses non tenues, des distorsions de marché, comme il y a une critique marxiste de la façon dont les mêmes mécanismes ne font que relancer les dynamiques fondamentales d'accumulation du capital. Et nous participons déjà et continuerons volontiers à faire circuler des positions relevant de l'une ou de l'autre... Mais ce qui nous intéresse le plus, qui constitue un défi pour nous et qui motive les balbutiements de cette revue, ce sont les interventions et les voix qui, y compris en prenant appui sur tout cela, se retrouvent obligées de faire autrement, et rendent compte de moments où l'analyse se mêle à l'imagination, le récit à la critique.

Ce n'est pas une mince affaire que d'essayer ainsi d'ouvrir et de troubler ce champ. Ce numéro le

prouve par son sommaire, qui fait certes la part belle aux universitaires, mais que nous accueillons surtout quand iels nous emmènent là où on ne les attend pas — en préférant l’ethnologie à l’économie, le point de vue « du bas » au surplomb, ou leur propre expérience de vulnérabilité à une démonstration de force analytique. Vous lirez donc Nick Seaver, un ethnologue des technologies, risquer une interprétation littérale du discours de ces ingénieur-es et de leurs patron-nes qui disent vouloir « piéger » l’attention, tout en nous racontant où et comment iels ont appris à le faire; Robin James, une philosophe qui s’intéresse aux rapports entre musique, genre et néolibéralisme, interroger le rapport à la norme statistique depuis l’expérience queer; ou Laura Forlano, professeure de design, nous raconter ses nuits aux prises avec un outil de contrôle de son taux de diabète. Nous reproduisons également un entretien anonyme avec un ingénieur en cybersécurité employé par Amazon, qui nous aide à compléter les critiques du géant américain en considérant sa stratégie de stockage de données, avant de partir avec Julie Le Baron dans une quête existentielle à propos de ce que peut nous offrir un jeu de rôle dans lequel les métiers fictifs sont approchés avec le grand sérieux imposé par leur réalité quotidienne — on pourra lire son enquête à Liberty City comme un miroir indirect des promesses qui se mul-

tiplient autour du travail dans les « métavers ». Cette revue est une recherche en cours. N'hésitez pas à nous écrire à info@revue-audimat.fr pour vous plaindre, nous suggérer des traductions ou nous proposer vos idées.